

Vues d'ici et d'ailleurs

8^{ième} semaine du cinéma québécois

Numéro 103, janvier 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/51069ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

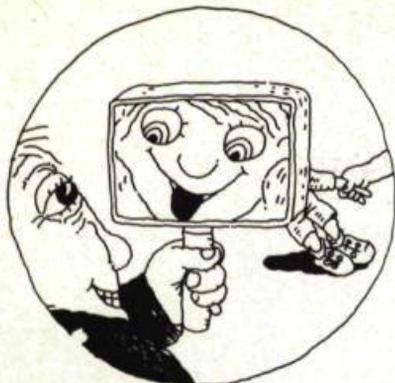
0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1981). Compte rendu de [Vues d'ici et d'ailleurs : 8^{ième} semaine du cinéma québécois]. *Séquences*, (103), 17–24.



VUES D'ICI ET D'AILLEURS

8ième semaine du cinéma québécois

La double question que l'on est en droit de se poser à la suite de l'échec de la 8e Semaine du cinéma québécois peut se formuler ainsi: Pour quoi? Pour qui?

En effet, à peine un mois après le IVe Festival des films du monde, à peine à un kilomètre du cinéma Le Parisien, les organisateurs de cette 8e Semaine du cinéma québécois convoquait le public à dix jours également de «vues d'ici et d'ailleurs». On avait reporté la date du printemps à l'automne pour éviter de faire concurrence aux éliminatoires du hockey; on est tombé sur les derniers matches exaltants des Expos de Montréal. Belle avance! De plus, on avait créé des billets en bloc-jour et en bloc-soir. Or, bien des gens n'étaient intéressés qu'à un seul film ou ne disposaient que d'un temps limité pour voir un film. Alors pourquoi leur imposer de payer \$5.00, le soir? Cette tarification n'a pas paru heureuse. Mais c'est surtout la programmation qui a déçu le plus les cinéphiles.

Si l'on regarde attentivement la liste des films inscrits au programme, on remarque que les organisateurs ont amplement privilégié le cinéma documentaire. Il faut bien le reconnaître, on n'attire pas

— NOTE —

Dans l'impossibilité de rendre compte de tous les films présentés à la 8e Semaine du cinéma québécois et au 9e Festival international du nouveau cinéma, **Séquences** a donné sa préférence à tous les longs métrages canadiens.

Léo Bonneville

un large public avec des documentaires. Pourtant, les films d'Arthur Lamothe et celui de Pierre Perrault ne manquent pas d'intérêt. Mais les gens se disent que ces films finissent par passer à la télévision et qu'il n'est pas nécessaire de se déplacer et de payer pour les voir. De plus, certains documentaires au lieu d'inviter au dépaysement — je veux dire, au lieu de sortir le spectateur de la grissaille quotidienne, à l'exemple des films tournés «au pays des montagnais», le ramènent à des préoccupations plus immédiates. Or, les gens trouvent suffisamment ces problèmes chez eux en regardant la télévision ou en lisant les journaux, sans faire des frais supplémentaires pour les courir au cinéma. On peut dire que cette crudescence de films documentaires finit par lasser. A trop vouloir culpabiliser, on obtient que de l'indifférence. C'est ainsi. Ce que les gens cherchent — peut-on les en blâmer? — c'est d'oublier leurs soucis personnels et journaliers pour plonger dans l'imaginaire. Et qu'ont trouvé les organisateurs pour satisfaire la «folle du logis»? Des films qui étaient récemment sortis sur nos écrans. Que n'ont-ils plutôt déniché des films nouveaux qui auraient été lancés au cours de cette semaine. Comment se fait-il que le dernier film de Jean-Guy Noël, *Contrecoeur*, présenté à la Ciné-

mathèque française, à Paris, n'a pas été récupéré par les organisateurs de cette 8e Semaine du cinéma québécois? Voilà un film qui aurait été bien venu. A la place, on s'est contenté de présenter des films de fiction... anciens.

On dirait que pour suppléer à cette carence, les organisateurs se sont jetés sur des films étrangers. C'est ainsi qu'ils ont invité des films de France, d'Angleterre et de Hollande, à cette semaine québécoise. Cela a surpris. Quand il est affirmé que la présentation de ces films venus d'ailleurs peut stimuler le cinéma national d'ici, c'est vraiment détourner les objectifs initiaux de cette semaine. Et pour montrer l'équivoque de la situation, on a pu constater qu'il y avait plus de spectateurs pour les films étrangers que pour les nôtres. Ainsi le dernier soir, on a dû déménager le beau film d'Arthur Lamothe, *Campement d'hiver*, dans la petite salle pour faire place à *Extérieur nuit* du Français Jacques Bral. N'est-ce pas humiliant pour une semaine qui s'était donné pour mot d'ordre de promouvoir le cinéma d'ici?

Alors pour qui cette semaine? Est-ce pour satisfaire les ambitions de certains organisateurs en mal d'activisme? Est-ce pour contrer le Festival des films du monde? Car le grand public qui se précipitait à ce festival a boudé littéralement cette semaine. Les personnes que l'on rencontrait semblaient des cinéphiles chevronnés acquis au ci-

néma québécois. On doit reconnaître que la fête n'a pas eu lieu. Que les organisateurs ne viennent pas dire que cela était dû à l'absence de publicité occasionnée par un faible budget. Avec \$170 000, ils auraient pu soigner la publicité. D'ailleurs l'Office national du film l'a fait généreusement en plaçant régulièrement des placards dans les journaux pour annoncer ses nombreux films présentés durant cette 8e semaine.

Finalement, posons une dernière question. Si nos films sortent régulièrement sur nos écrans — on a vu, au cours de l'année 1979-80. *Mourir à tue-tête*, *Les Bons Débarras*, *Avoir 16 ans*, *Plusieurs tombent en amour*, *La Cuisine rouge*, *L'Affaire Coffin*, *Les Voleurs de Jobs*, *Les Célébrations*, *Ça ne peut pas être l'hiver*, *on n'a même pas eu d'été*, *Les Chiens chauds* —, a-t-on vraiment besoin d'une Semaine du cinéma québécois? Peut-être pourrait-on se contenter de quelques jours de films documentaires. Et encore? Bref, les organisateurs — s'ils ne sont pas aveugles — doivent faire un examen attentif de la situation. Et se demander honnêtement si cette Semaine du cinéma québécois n'a pas fait son temps. Que nos films paraissent donc régulièrement sur nos écrans. Et que le public aille les voir comme il court voir les autres films. Un ghetto est toujours à redouter. Et il n'est pas dit que cette 8e Semaine du cinéma québécois n'est pas devenu un ghetto.



AU ROYAUME DU BINGO

(Marcel Larrivée et Gilles Cadieux)

Cela a du paraître à ses auteurs comme un sujet en or. On se demande d'ailleurs comment il se fait que ce petit monde des jeux de hasard n'ait pas été plus exploré par notre cinéma. Il pourra d'ailleurs l'être à nouveau car *Au royaume du bingo* n'est certes pas le document définitif sur le sujet. Tout à l'euphorie de la découverte, le film ne dépasse pas le niveau d'un constat superficiel et ne pénètre guère en profondeur les raisons sociologiques du phénomène. Chaque semaine des milliers de Québécois (de Québécoises surtout) passent des heures à tenter la chance par l'intermédiaire des cartes de bingo, souvent sous l'égide des orga-

nisations paroissiales. La caméra constate, comme peuvent le faire maints passants, qu'aux frontons des églises les parties de bingo sont souvent annoncées en caractères plus voyants que les heures de messe. Deux curés à l'air embarrassé viennent expliquer, au cours du film, les raisons économiques qui causent un tel état de chose; la pratique religieuse a diminué mais les édifices restent là qu'il faut entretenir et que, par respect du symbolisme, on se refuse à démolir même s'ils apparaissent superflus. Par ailleurs, un organisateur émérite, surnommé Monsieur Bingo, se vante de son succès à entretenir le goût du jeu avec une jovialité factice et étale sans vergogne les résultats matériels de son entreprise. Mais ce sont surtout les joueuses elles-mêmes qui attirent l'attention: la

plupart multiplient les cartes devant elles, certaines allant jusqu'à couvrir du regard (et de jetons) trente-six cartes à chaque appel des numéros tirés d'un énorme ballon de plastique; plusieurs s'entourent de colifichets divers destinés à favoriser les clins d'oeil de dame fortune. Ici, le fond domine la forme. Le film a été tourné en 16 mm sans grand souci d'esthétique et on y rapporte une foule d'indices qu'on se garde d'interpréter. Somme toute, c'est un spectacle plutôt triste, même s'il comporte un certain nombre d'effets cocasses.

Robert-Claude Bérubé

À VOS RISQUES ET PÉRILS

(Jean et Serge Gagné)

L'artiste qui veut s'exprimer librement dans une société dominée par les traditions, les tabous et les préjugés le fait à ses risques et périls. C'est l'idée dominante que l'on peut retirer du film des Gagné, si tant est qu'on peut en retirer quelque chose. Car il s'agit avant tout d'un collage, d'un happening où se bousculent des images pêchées à gauche et à droite, mêlées à d'autres passages tournés pour l'occasion. On y fait le rappel des controverses qui ont agité notre Landerneau artistique depuis l'affaire Corridat jusqu'aux fées assoiffées en passant par l'occupation du Bureau de surveillance par les réalisateurs de films. Tout cela est livré en vrac de façon confuse dans un montage éclaté où surgissent même par moments Chaplin et Keaton, on se demande pourquoi. Cette vision partielle et partielle des rapports entre l'art et la société donne droit d'expression à tout ce qu'il y a de réfractaire, de sectaire, de contestataire, de libertaire dans un flot bouillonnant qui charrie plus de scories que de pépites. Libre aux réalisateurs de concevoir ainsi la faculté de s'exprimer, mais le spectateur de bonne volonté qui cherchera à trouver là matière à réflexion le fera à ses risques et périls.

Robert-Claude Bérubé

LE CANOT A REYNALD A THOMAS

(Bernard Gosselin)

Bernard Gosselin nous offre un documentaire sur le mode de fabrication d'un petit canot à joints carrés ou à clins. Par la même occasion, il sauve de l'oubli le secret d'un art qui se perd, en plus d'être



un hommage au génie de nos ancêtres. C'est avec joie que nous renouons avec les gens de l'Ile-aux-Coudres qui semblent éprouver un plaisir certain à travailler en équipe.

Comme le titre l'indique, c'est Reynald Tremblay qui entreprend la construction du canot sous l'oeil critique et railleur de Thomas, son père. Il s'agit d'un art qui se transmet de génération en génération. Ici, dans le film, on bâtit «en lisse» comme dans le bon vieux temps, c'est-à-dire qu'on construit sans plan. On se fie à l'oeil. Pour ce faire, il faut avoir déjà vu un artisan au travail.

L'aspect humain occupe une grande place dans ce documentaire à cause d'une sympathie qui s'installe à demeure durant le déroulement de l'action. Je n'ai pas vu le temps passer. C'est sans doute en raison d'un montage très habile qui nous fait vivre l'aventure à la manière d'un suspense. Dans le genre, c'est du grand art.

Janick Beaulieu

CORRIDORS

(Guy Dufaux et Robert Favreau)

Corridors nous conduit à un couple dont la femme va devenir aveugle. Ce couple a deux enfants. Le père travaille dans un hôpital psychiatrique, tandis que la mère vague aux soins de la maison. Le budget familial leur cause du souci, de même que l'avenir de leurs enfants peu enclins à l'étude. Mais un lien indéfectible les unit: ils s'ai-



ment tendrement comme aux premiers jours de leur mariage, il y a dix-sept ans.

En intitulant leur film *Corridors*, les auteurs, Guy Dufaux et Robert Favreau, ont sans doute voulu nous faire sentir le «tunnel» dans lequel est engagée cette modeste famille. Aussi vont-ils nous mener dans des lieux visiblement significatifs. Ainsi s'attardent-ils à nous montrer le père lavant les planchers de son lieu de travail, nous présentent-ils la mère se promenant de long en large de son domicile pour garder son équilibre. Il n'est pas jusqu'au jeune garçon qui ne s'aventure dans les couloirs de son école vide. Bref, tout est mis en relief pour servir les intentions des auteurs. Mais cette dispersion n'est pas sans faire sentir l'artifice du procédé. Si les auteurs s'attardent davantage sur la personne de la mère handicapée, le spectateur n'est pas sans observer également le côté exhibitionniste de ses déclarations. Là, on croit que la caméra a été un canal utile pour que madame exprime son ressentiment. Si la construction est symboliquement habile, il faut reconnaître que le bavardage de madame Gisèle Blanchard devient superflu. Quand Guy Dufaux se réfère au film *Au bout de mon âge*, de son illustre frère, pour indiquer le modèle à suivre, il faut bien admettre que l'admirable unité, qui donnait toute sa densité au film sur le couple Levasseur, se dissout ici dans des digressions qui alimentent *Corridors*. Car que viennent faire ici les longues séquences à l'hôpital alors que l'on écoute un malade chanter ou encore la scène des enfants qui tardent à se coucher...

Si le propos de *Corridors* semble sympathique, il faut noter que l'absence de rigueur enlève l'émotion sincère que provoquait *Au bout de mon âge*.

Léo Bonneville

DE LA TOURBE ET DU RESTANT (Fernand Bélanger)

Ce documentaire de Fernand Bélanger sur la tourbe ne m'a pas laissé indifférent. On y trouve l'information nécessaire à la découverte de cette richesse naturelle. Et surtout, on soulève plusieurs questions sur l'exploitation de cette industrie. Et le film débouche naturellement sur toutes les formes d'exploitation.

Après quelques séquences, on se rend compte qu'il s'agit là d'une oeuvre personnelle qui vise avant tout à faire réfléchir le spectateur, qu'il soit concerné ou non par le problème. Pour ce faire, l'auteur se contente de mettre en surimpression quelques phrases écrites à la main. On en trouve même qui jettent un peu d'humour noir sur la tourbe pour sonner la cloche d'alarme.

On vient des États-Unis pour acheter à bas prix cette manne afin d'engraisser les champs. En retour, nos voisins essaient de vendre une partie de leur «american dream». Cependant, le film ne jette pas toute la faute sur les méchants Américains. Il souligne aussi la mentalité des exploitants d'ici qui ne semblent envisager que la rentabilité à court terme. Et ce, au grand dam de l'équilibre de la nature. On a beau jouer à l'autruche, il n'empêche que le jour où l'autruche aura cédé toutes ses plumes pour orner les chapeaux des autres, il sera trop tard pour ouvrir un oeil. Le film laisse aussi la parole aux ouvriers qui travaillent dix heures par jour au salaire minimum, parce qu'il n'y a rien d'autre à faire dans le milieu. Malgré leur bonne humeur apparente, ils ne sont pas sans se rendre compte qu'on les exploite sur une haute échelle. Et que dire de la poussière surabondante qui ne demande qu'à se loger dans les poumons?

Fernand Bélanger dépose quelques pavés sur la tourbe de notre inconscience collective. Avons-nous le courage de prôner une exploitation plus rationnelle de nos richesses naturelles? Accepterons-nous de nous laisser enterrer sous la

tourbe de notre indifférence plus ou moins calculée, au profit des autres et au détriment de la nature? Un documentaire riche et profond à l'instar de la tourbe.

Janick Beaulieu

L'ENFANT FRAGILE

(Thomas Vamos et Claude Hazanavicius)

Avec ce documentaire, Thomas Vamos et Claude Hazanavicius tentent de faire réfléchir le spectateur sur les problèmes affectifs qui perturbent l'évolution normale d'un enfant. Pour illustrer ces carences, on nous présente des enfants en possession de toutes leurs facultés. On les compare à d'autres qui souffrent d'autisme. Un enfant sourd et muet, c'est quelqu'un qui se trouve privé de toute communication. Comme il est beaucoup plus sensible que les autres, il se réfugie derrière le mur de son monde, parce que le nôtre lui fait peur.

On nous dit que l'angoisse est le problème numéro un de l'enfance. Devenir un adulte, c'est arriver à dominer cette angoisse. De là, vient la méthode du docteur Tomatis qui prône la thérapie du maternage qui vise à sécuriser l'enfant pour le mieux-être de son évolution. On nous dit aussi que beaucoup d'adultes ne sont pas encore nés affectivement.

Le film a l'avantage de ne pas trop donner dans le jargon technique. Ce qui le rend accessible à des oreilles plus ou moins averties. Par contre, il donne la fâcheuse impression d'un fourre-tout pour meubler une petite heure d'antenne à la télévision. Il y a comme des blocages au niveau du montage. On y dénoterait même une certaine insécurité dans le traitement du sujet.

Janick Beaulieu

Michel Arcand a voulu montrer la part et les réactions des femmes - essentiellement - au cours de l'une des grèves les plus importantes jamais survenues au Canada, en 1978, à Sudbury, en Ontario.

Interviews, tournage pendant des réunions et des comités, études de caractères et de personnes, composent finalement une trame humaine chaleureuse et vivante. On découvre la vie de ces femmes aux prises avec les problèmes quotidiens, l'angoisse de l'accident possible qui peut détruire la cellule familiale, les difficultés d'être et de vivre avec la portion congrue, la lutte contre les patrons autant que contre les syndicats «qui ne font rien pour aider» et surtout l'incertitude du lendemain. Et malgré tout ça, il se dégage de ces images une bonne humeur, un esprit de solidarité et un optimiste qui convie le spectateur à une réflexion sur ce monde marginal, mais dont la puissance occulte ne fait aucun doute. «On soutient nos hommes», «On veut gagner pour montrer aux autres qu'on est capable», «On s'assemble pour s'unir» ne sont finalement que des demi-prétextes, cordes secrètes qui sous-tendent la démonstration. Ce que l'on ressent réellement, au delà de l'image et de l'immédiat du propos, c'est le développement et la prise de position de cette minorité agissante et déterminée, consciente de sa force comme de ses faiblesses, et tentant d'utiliser au mieux les ressources qu'elle s'est forgée et qu'elle tient à conserver.

Histoire de femmes, c'est vrai. Mais c'en est une vraie, humaine et positive, et les petites «histoires» que l'on reproche souvent aux femmes s'oblitérent au profit de l'Histoire. Justement!

Patrick Schupp

LA LOI DE LA VILLE

(Michel Bouchard)

Le film de Michel Bouchard se veut une chronique du mois d'août 1977. En fait, l'auteur a divisé son film en deux parties: le centre-sud de Montréal et la municipalité de Westmount. Et naturellement, par des images significatives, il compare le centre-sud défavorisé à la belle ville de Westmount avec ses maisons cossues et ses parterres fleuris. Ce rapprochement doit provoquer une sorte d'indignation chez le spectateur. Et pour compléter ses images, Michel Bouchard nous offre les explications

HISTOIRE DE FEMMES

(Michel Arcand)

Je me suis un peu demandé si un tel film avait sa place dans cette Semaine du cinéma québécois. Mais, eu égard à l'intérêt du sujet, et aussi au traitement honnête et faisant même preuve d'une certaine recherche sur le plan de la technique et de l'expression, je pense que oui.

simplistes d'un conducteur d'autobus touristique. Tout cela entrecoupé d'un commentaire venant d'une voix off, quand ce ne sont pas les écrits de Bertolt Brecht qui prennent la relève. L'ensemble forme donc un tableau d'une dichotomie assez sommaire pour ne pas dire arbitraire, où l'auteur cherche à montrer comment les gens du centre-sud souffrent d'aliénation (le mot est inscrit sur l'écran avec la définition du dictionnaire). Le commentaire souligne l'arrogance de la tour de Radio-Canada qui a pulvérisé bien des logements de ce quartier. Sans admettre pour autant l'affirmation ridicule du chauffeur-guide qu'il n'y a plus de taudis à Montréal, il faut bien reconnaître que la disparition d'un bon nombre d'entre eux au profit de HLM décents ne constitue pas une violation tragique. Quand le baron Haussmann fit tracer les grands boulevards parisiens, on s'est récrié à l'époque, mais aujourd'hui on admire la topographie remarquable de la ville lumière. Si Michel Bouchard veut nous montrer la disparité qu'il y a entre l'Est et l'Ouest de la métropole, ce n'est pas en souhaitant qu'on entretienne des taudis qu'il éliminera la différence. Il faut quand même être logique. Le film truffé de slogans n'arrive pas à convaincre le spectateur attentif qu'il faut conserver les vieux logements si l'on veut garder le tissu conjonctif de la ville de Montréal.

Léo Bonneville

LA MALADIE C'EST LES COMPAGNIES

(Richard Boutet)

Les conditions de travail de nombreux ouvriers constituent le sujet du film de Richard Boutet. Au moyen d'entrevues, il tente de cerner les problèmes de santé et de sécurité au travail qui, s'il faut en croire les propos des individus concernés, sont monnaie courante.

On nous présente ainsi, en feuillets successifs, les cas de travailleurs d'usines fort importantes oeuvrant dans le domaine des mines, de la chimie et des industries de transformation. A n'en pas douter, leurs conditions de travail frôlent parfois l'inadmissible. Certains sont soumis à des épreuves physiques dangereuses quotidiennement, soit par le type de travail qu'ils effectuent, soit par les risques que comportent plusieurs des gestes qu'ils doivent poser. Pour seul moyen de défense, ils devront recourir à la grève, confiant ainsi à leurs revendications la vigueur de leurs sentiments.

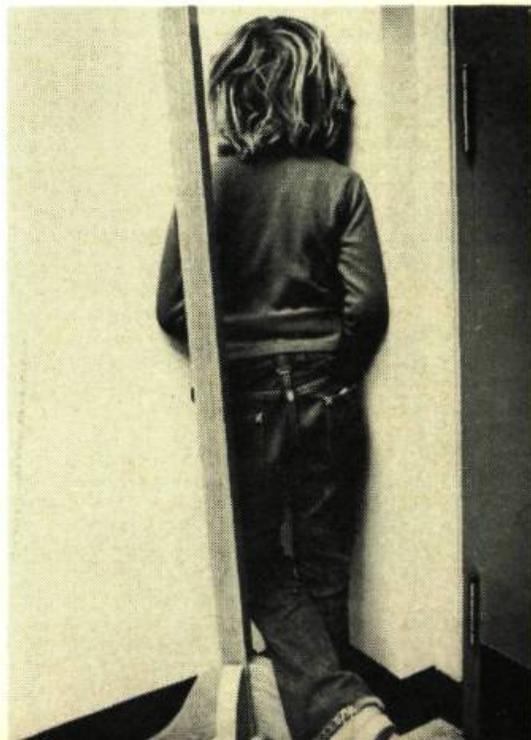
Le réalisateur a conçu un film articulé sur un thème difficile. En effet, il n'est pas aisé de concevoir un documentaire qui prenne forme autour des contraintes quotidiennes de femmes et d'hommes encore aux prises avec des problèmes qui semblent correspondre à une époque révolue. Ceci dit, on peut douter que le film parvienne à émouvoir le spectateur par la qualité de sa forme et de sa présentation. La vigueur des sentiments décrits et les conditions difficiles de vie y parviendront peut-être.

Marc Letremble

MÊME SI J'AI CINQ ANS

(Jean-Claude Boudreault)

Le docteur Thomas Gordon a, depuis plusieurs années, prôné et démontré une méthode révolutionnaire d'éducation: une interaction adultes-enfants basée sur l'écoute autant que le dialogue. Les deux parties expriment leurs besoins psychologiques, affectifs ou matériels, comme leurs désirs mutuels. L'adulte enseigne aux enfants à se parler autant qu'à résoudre leurs problèmes ou leurs conflits (encore que les enfants, parfois, ne semblent guère convaincus ou même intéressés par les théories dudit docteur.)



En fin de film, on nous indique que les enfants — même s'ils ont cinq ans — sont plus détendus, qu'ils ont des relations plus saines et plus harmonieuses avec le milieu qui les entoure, et aussi une compréhension accrue des autres.

Bravo. Tout ceci est fort intéressant, bien expliqué, justifié dans le contexte, et révélateur des nouvelles tendances modernes, voire avant-gardistes, de l'éducation actuelle. Pour parer à la violence, à la drogue et à une sexualité exacerbée, on prend les moyens nécessaires pour augmenter perception et qualité des rapports humains. C'est très bien.

Ce qui est moins bien, par contre, c'est le véhicule de ces belles théories. Tourné à l'Université du Québec à Trois-Rivières en 16 m/m, le film de Jean-Claude Boudreault n'est en fait qu'un simple collage de séquences brèves, avec une caméra en général fixe. C'est donc davantage un «objet de travail», une espèce de brouillon, qu'un film destiné à une projection publique. Et — justement — que diable un tel film, si l'on peut dire, venait-il faire dans cette Semaine du cinéma québécois? Est-ce à dire que tout ce qui a été tourné au Québec pendant l'année, sur cette seule raison, peut passer au cours de la Semaine? Tout, c'est aussi n'importe quoi... Aussi serait-il souhaitable que les programmeurs, soit repensent leurs choix, ou définissent plus précisément, la prochaine fois, ce qui sera présenté, et pourquoi.

Patrick Schupp

ON A ÉTÉ ÉLEVÉ DANS L'EAU SALÉE (Hugues Tremblay)

Le film de Hugues Tremblay décrit la situation de la pêche sur la côte nord de la Gaspésie. Entrevues et propos explicatifs sont jumelés et constituent un documentaire pertinent. L'illustration qui nous est faite de la vie des artisans de cette industrie mérite l'intérêt, car les pêcheurs font preuve d'une tenacité et d'un courage hors du commun.

Trois types de pêche sont couramment pratiqués: côtière, artisanale et hauturière. Mises à part les considérations pratiques qui montrent de façon simplifiée les différentes techniques de pêche, le réalisateur s'attache, par l'intermédiaire de personnages savoureux, à témoigner de la situation pré-



caire des pêcheurs. Le gouvernement apparaît, bien entendu, comme un interlocuteur intransigeant et parfois buté. Certains de ses projets, le regroupement des usines de traitement secondaire, par exemple, peuvent paraître peu judicieux. On nous présente aussi quelques aspects de la création récente des mouvements coopératifs, permettant à leurs membres isolés de se regrouper afin de mieux défendre leurs droits.

La pêche et ceux qui la pratiquent obtiennent, avec *On a été élevé dans l'eau salée*, une preuve de reconnaissance. Ce film tourné en 16mm avec des moyens limités leur porte le plus grand respect et, plus que son côté pamphlétaire, on retiendra surtout sa peinture d'individus ardents et heureux.

Marc Letremble

LE PAYS DE LA TERRE SANS ARBRES (Pierre Perrault)

C'est au terme d'une recherche (au sens le plus vaste du mot) de la notion de «pays» au sein de l'âme québécoise que Perrault a voulu redécouvrir le Canada du point de vue des valeurs amérindiennes. Expérience louable, passionnante même. On assiste, en effet, à une revalorisation de ces gestes simples, quotidiens qui ponctuaient la vie de tous les jours des Indiens vivant à 90 kilomètres au nord du 52ème parallèle. Une chasse organisée par les Blancs devient ainsi prétexte pour le cinéaste à reconstituer les chasses d'autrefois, stric-

tement régies par des rites précis et toutes imprégnées par un amour/respect de la Nature bien oublié aujourd'hui. Plus loin, ce sont les traditions culinaires, la pêche, l'habillement, les légendes aussi, que les Indiens amicaux, mais silencieusement animés d'une fierté triste, expliquent et revivent...

Au premier niveau donc, documentaire d'une richesse extraordinaire. Au second, avec une certaine objectivité et un sens réel des valeurs, Perrault pose une fois de plus les grandes questions sur lesquelles ethnologues, linguistes et politiciens refusent de se prononcer, mais pour des raisons bien différentes. Le Blanc a-t-il le droit d'envahir un territoire qui ne lui appartient pas, de le souiller, de massacrer les animaux pour le plaisir, et non pour manger, comme le prescrit la loi sacrée du Dieu Atticknapéo? Mais, d'autre part, l'Indien, au XXème siècle, peut-il encore vivre comme ses ancêtres, sans tenter de faire fructifier un pays dont la richesse réside dans l'exploitation, la mine, l'hydroénergie, la prospection et... le tourisme-chasse pour riches Américains?

On le voit, le propos ne manque ni d'intérêt, ni même de puissance d'évocation. C'est pour cela que je suis sorti de la projection assez furieux. La présence d'une espèce de femme prétentieuse et criarde, Josée Mailhot, «ethno-linguiste», a réussi à fausser le film de son orientation originale, et c'est fort désagréable. Mlle Mailhot fait «son show», ce qui est à la fois déplacé et irritant; et devant la noblesse et la discrétion des Indiens qui l'entourent, la différence, encore plus marquée, donne aux méchants Blancs une place ni enviable, ni jolie.

Il y a enfin le montage, à la fois ridicule et maladroit, qui m'a infiniment surpris et déçu. Comment Perrault a-t-il pu faire un tel travail d'amateur? Et c'est d'autant plus dommage qu'il utilise n'importe comment un matériel fantastique.

Plus strict et bien monté, le film eût été à la fois un témoignage et un document d'une exceptionnelle importance sur une race et un mode de vie à qui nous devrions devoir davantage.

Patrick Schupp

PRIS AU PIÈGE

(Guy Dufaux et Robert Favreau)

Réalisé dans la même foulée et avec le même esprit que *Corridors*, *Pris au piège* se présente



comme un documentaire dramatique, les auteurs voulant tirer de la vie réelle une construction significative. Cette fois, c'est la famille Glaziou dont les faits et gestes, tout ordinaires qu'ils soient, forment la trame d'un psycho-drame fondé sur la réalité. Le père est un ouvrier malade qui tient mordicus à ses prérogatives de nourricier et refuse que sa femme travaille à l'extérieur du foyer. Mais son mauvais état de santé, vraisemblablement causé par les conditions de travail qu'il a connues, l'empêche de gagner suffisamment. Son fils adolescent en est à l'âge de se trouver un premier emploi, ce qui s'avère loin d'être facile. On ne peut que féliciter Dufaux et Favreau de s'intéresser au sort des gagne-petits, des laissés pour compte de la société; on pourrait souhaiter cependant que leur approche se fasse plus objective. L'orientation du film sent un peu trop la thèse et pour ceux qui n'auraient pas compris, on ajoute en voix off une chanson explicative. L'approche m'a paru quelque peu froide et distanciée, mais il semble que l'effet ne soit pas le même pour tous, à en juger par la messive émotive parue dans la chronique des lecteurs de *La Presse* peu de temps après cette semaine de cinéma québécois. Les films de Dufaux et Favreau peuvent sûrement avoir leur utilité pour susciter un certain niveau de conscientisation. On leur souhaiterait pourtant plus de chaleur et de nuances.

Robert-Claude Bérubé